

Vieux-Malakoff

un quartier, des mémoires



ARCHIVES
MUNICIPALES

Préface

« Les strates d'une ville sont à l'image des strates d'une vie, elles sont le terreau, les sédiments de l'avenir. »

Depuis 1999, les Archives municipales de Nantes proposent d'accompagner les habitants et les associations dans leurs projets relatifs à l'histoire des quartiers. Soutien aux recherches sur documents, collectes de témoignages et mise en valeur de ces sources font partie de ce nouveau service proposé par l'établissement. Des actions ont déjà été conduites dans le quartier du Breil Malville, sur l'île de Nantes, à Doulon...

C'est dans le cadre de cette mission qu'une série de témoignages a été collectée auprès d'un groupe d'habitants du Vieux Malakoff. Il s'agissait de saisir la vie et la mémoire du quartier à travers deux points de vue : une évocation du parcours individuel dans le quartier et un regard sur sa vie collective. Comment les habitants ont vécu dans le quartier, comment ont-ils perçu ses événements, ses transformations ?

En complément de ce recueil de paroles, des recherches iconographiques ont été entreprises. Les Archives municipales conservent plus de 350 photographies du quartier prises entre les années 30 et les années 80 et produites par le service de la topographie. C'est donc une sélection de ces clichés qui est présentée dans cet ouvrage au regard des propos des habitants.

A travers cette démarche, il s'agit de mettre en avant la mémoire collective, de « capter les jalons du temps qui passe et les bornes d'un espace qui se transforme », d'insérer cette mémoire dans celle de la ville. Il s'agit en outre de mobiliser les habitants autour d'un projet sur la mémoire et l'avenir d'un lieu. En effet, actuellement, le quartier fait l'objet d'un vaste programme de restructuration urbaine et sociale dans le cadre du Grand Projet de Ville Malakoff / Pré-Gauchet.

Cette action est aussi l'occasion pour les Archives de sortir de leur tour d'ivoire en montrant concrètement qu'elles sont un lieu d'information et de documentation sur la ville pour tous...

« Vieux Malakoff : Un quartier, des mémoires » raconte l'histoire et la vie de ce quartier-village isolé au cœur de la ville, encerclé par l'eau et les voies ferrées. La parole des habitants nous restitue l'ambiance villageoise du quartier avant la guerre, ses joies, ses coups durs comme les inondations mais surtout les bombardements de 1944 qui marquent une rupture. Le quartier se transforme alors avec la reconstruction des années 50 puis avec l'édification de la ZUP Malakoff au début des années 70.

Malakoff, vieux Malakoff, quai Malakoff... trois noms pour rappeler les transformations de l'ancienne prairie de Mauves, de ce vaste quartier en devenir.

Remerciements

Pour leur gentillesse, leur générosité et leur patience, les Archives municipales remercient chaleureusement les habitants qui ont accepté d'accorder leurs témoignages :

Monsieur et Madame Bernier
Monsieur Braud
Monsieur Brugier
Monsieur et Madame Carsenat
Monsieur Cattoni Mario
Monsieur et Madame Cattoni Raymond-René
Monsieur et Madame Charon
Monsieur Cocquio
Madame Faucher
Monsieur Leray
Madame Normand
Monsieur Robert
Madame Rondeau
Madame Vergonjade
Monsieur Vergonjade
Madame Vouzellaud

Cet ouvrage est dédié à Enrico Cocquio qui nous a quitté au cours de l'été 2000

Les Archives municipales remercient également tous les partenaires qui ont contribué à la concrétisation du projet « Vieux Malakoff, un quartier des mémoires » :

La préfecture de Loire Atlantique dans le cadre du Grand Projet de Ville Malakoff / Pré Guachet

Les services de la ville de Nantes :

L'équipe de quartier Saint-Donatien/Malakoff

La Direction Générale à la Culture

Mission générale CITE

Le Centre d'Édition

Le service de la Communication externe

L'atelier municipal

Le lieu unique

Remerciements particuliers à Fabienne Letertre, Astrid Gingembre, Laurent Billaud, Laurent Guinel, Pierre Gralépois.

Table des matières

Un quartier village	9
La campagne	13
Les jardins	15
Une tenue maraîchère	16
« <i>Marguerite des prés</i> »	18
Madame Tinguy, la marchande de lait	20
L'eau	21
Les inondations	23
Les bateaux-lavoirs	24
Les guinguettes	27
Les commerces, les marchands ambulants et les cafés	29
Les entreprises du quartier	33
Les Italiens	37
Les Cattoni	39
Delphine Cattoni	41
Les Italiens	42
L'enfance	44
Les loisirs	45
La piscine	48
Les patronages	49
L'école	50
La fête de la jeunesse	51
Le stade Malakoff	53
La guerre	57
L'occupation du stade Malakoff par les Anglais	58
L'occupation	59
Les bombardements	63
Le quartier après la guerre	65
La construction de la cité Malakoff	74

Un quartier village

« Comme le quai Malakoff était un petit quartier, un peu excentré de tout, on avait donc tendance à se connaître facilement. »



Le quai Malakoff en 1934

« Mes grands-parents, mes arrière- grands- parents ont toujours vécu dans le quartier, ils sont morts là. Moi, je suis née dans le quartier en 1915. On habitait tous ensemble. Mes arrière grands-parents se sont installés quai de Lourmel et ils ont eu tous leurs enfants là. A cette époque, on vivait tous en se connaissant. On voyait toujours les mêmes gens. »

« En dehors du quartier, je connaissais pas beaucoup de monde parce que ma prime jeunesse, c'était le quai Malakoff. »

« Avant le quartier était plus restreint et donc on se retrouvait plus ou moins aux mêmes heures avec des gens qui faisaient leurs courses. On se disait un petit bonjour sans pour autant aller les uns chez les autres mais on se disait un petit mot, on se parlait quand même. Tandis que maintenant, je rencontre des anciens habitants, des personnes que j'ai connues dans les grandes surfaces donc c'est un champ plus large. Il n'y a plus ces commerces de proximité qui faisaient...qui faisaient l'âme d'un quartier quand même. C'était l'épicière du coin qui parlait aux uns et aux autres, elle connaissait toutes les histoires du quartier.»

« Il y avait beaucoup d'employés du chemin de fer qui habitaient dans le quartier. Il y avait un monsieur qui habitait dans notre maison et qui était conducteur de train, et bien quand il arrivait avec son train, il cornait, comme ça, sa femme savait qu'il était arrivé !»

« Sur le quai Malakoff, il y avait beaucoup de femmes qui travaillaient chez « Lulu ». Alors « Lulu », c'était le cornard, c'était le signal pour les gens qui rentraient vers une heure, une heure et demie, et la manufacture, c'était la cloche. On sentait le gâteau ou le tabac, ça dépendait du vent, on avait la météo comme ça ! »



L'usine LU et le quartier de la prairie de Mauves vers 1930

La campagne

« Dans la prairie, il y avait une ferme et du bétail. Je vous assure que le chemin que j'empruntais pour rejoindre la Loire, au printemps c'était la joie. Ca sentait l'aubépine tout le long, c'était champêtre. »



La Prairie de Mauves et le pont de Vendée en 1946

Les jardins

« Mon grand-père avait des prairies et il les louait. Il y avait des vaches là-dedans à un moment donné. Ces prairies qu'il louait, il les a transformées en jardins ouvriers et ça se trouvait à la pointe du chemin du Pont de l'Arche qui arrive sur la Loire. »

« Les locataires venaient payer à la grand-mère. Le grand-père avait pas mal de terrains. Il en avait acheté à la gare, il a été exproprié. Ca ne devait pas valoir bien cher à ce moment-là les terrains. »

« Mon grand-père avait un jardin ouvrier dans une petite avenue qui est au bout de la rue de Cornulier. Il n'avait qu'un bras mais il jardinait. Il y avait beaucoup de personnes dans le quartier qui jardinaient. C'était pour soi le jardinage, ce n'était pas pour vendre sur le marché. »

Une tenue maraîchère

« J'ai appris le métier de sténo-dactylo et puis j'ai travaillé cinq ans dans un bureau rue de la Marne puis rue Voltaire. Après, je suis revenue chez mes parents parce que ma mère ne pouvait plus assumer l'exploitation agricole alors je suis venue la remplacer jusqu'à mon mariage. Je suis restée sur l'exploitation agricole jusqu'en 1964, date de notre expropriation. »

« Ma mère et moi faisons la centrale au Champ de Mars, la nuit. C'était vendu pour les Nantais. C'étaient les petits commerçants, les petits épiciers qui venaient acheter pour revendre dans leurs boutiques. Par contre l'osier que l'on produisait était acheté par les maraîchers Nantais qui faisaient des paniers. Maintenant ce sont des cageots mais avant les maraîchers faisaient des paniers pour les légumes, des grandes balles. Ca faisait 1m par 60 cm de large. C'était fait en osier et les maraîchers mettaient toute leur production dedans. Une balle, c'est un mot usuel du coin. »

« Comme mes parents cultivaient l'osier, ils prenaient du personnel pour les aider mais moi aussi, je faisais partie du personnel. Alors pour les vacances de Pâques, c'était le moment de décortiquer l'osier, c'est à dire d'enlever la peau de l'osier pour le faire devenir blanc. Alors il y avait tout un chantier pendant un mois et mon père me mettait près du peloir, j'avais 14-15 ans, il y a 45 ans de ça. On en faisait des milliers de brins par jour, alors on avait mal aux mains, on avait mal au dos. Personne ne voulait le faire, c'était trop lassant, ça n'en finissait pas. Moi, je faisais des brins plus petits que mon crayon, alors ce n'était pas avantageux, ils s'écrasaient. Mon père me disait : « Je ne veux pas qu'ils s'écrasent ! Prends ton temps mais je ne veux pas qu'ils s'écrasent ! ». Il fallait prendre son temps mais il fallait quand même du rendement ! Voilà, c'étaient mes loisirs de vacances de Pâques. »

« Mes parents avaient cette grande maison au Chemin du pont de l'Arche. Et après ils se sont installés Prairie de Mauves. Alors, ils ont cultivé l'osier, ils ont cultivé les fleurs, les arbres fruitiers, les légumes...»



Une ferme sur la Prairie de Mauves après le pont Résal en 1946

Marguerite « des prés »

« Alors Marguerite « des prés », elle était superbe! Je crois, enfin pour moi, ça toujours été la fille d'un armateur mais rien de sûr. Elle venait voir ma mère, ma mère parlait beaucoup aux gens. Elle avait toujours une fleur, c'est pour ça qu'on l'appelait Marguerite « des prés ». Elle était toujours habillée folklo et elle avait toujours une fleur. Elle était très gentille mais alors... les gars, surtout... « Marguerite ! Tu nous fais voir tes fesses ! ». Vous voyez le style de l'époque ! Mais c'était gentil. Elle ne faisait rien, elle habitait dans une cabane qui n'était pas loin de la voie ferrée. Ce n'était pas construit, il n'y avait pas la poste à l'époque... Alors elle devait être quelque part dans ce coin-là. On a été dans sa cabane mais comme ce n'était pas construit et qu'il y avait plein de broussailles, je ne revois pas très bien mais en tout cas elle habitait dans ce coin-là. Elle devait aller ramasser des choses dans des poubelles, c'était une clocharde. Tout le monde la connaissait. »

« Mes parents connaissaient bien Marguerite « des prés ». Je me souviens, tous les ans à Noël, elle venait boire son café à la maison. Tous les ans, elle venait, elle rentrait dans la cuisine et mon père lui servait un grand bol de café noir. Elle ne mettait jamais le sucre parce qu'elle avait les mains sales, elle demandait à mes parents de lui mettre le sucre. »



Terrain en friche derrière le quai Malakoff en 1937

Madame Tinguy

« Je me souviens très bien de Madame Tinguy qui était au bout de la rue du Pré Gauchet. Elle vendait tous les soirs le lait frais qu'elle avait tiré. Elle le vendait aux gens du quartier, ce qui était très précieux pendant la guerre parce que nous n'avons pas manqué de lait. Tous les soirs, on allait avec nos bidons chercher le lait, il y avait toujours plein de monde et ça parlait. Les enfants ne prenaient pas trop la parole parce que les enfants n'avaient pas trop l'habitude de prendre la parole à cette époque. »

« Nous avons surtout des souvenirs d'elle quand nous étions enfants. On était tous ses enfants... Elle avait beaucoup d'autorité, c'était une femme très autoritaire, elle en imposait. On aurait jamais osé dire le contraire si elle nous disait de poser le bidon à un endroit et pas à un autre. Tout le monde la connaissait dans le quartier. On habitait tout près. On allait tous les soirs ou tous les matins chercher le lait. Elle faisait un peu brute, elle était un peu spéciale de caractère. Ses vaches étaient dans la prairie de Mauves à côté de la rue Pré Gauchet, les prairies s'étendaient jusqu'au chemin du Pont de l'Arche »

L'eau

« Je suis née en pleine crue, la plus grande de 1936 et le docteur qui est venu me mettre au monde a été obligé d'emprunter une barque parce que la maison était entourée d'eau ce jour-là. »



Le quartier inondé à l'angle de la rue de Cornulier et du quai Malakoff en 1936

Les inondations

« Les inondations, ce n'était pas drôle et puis c'était long après, tout était humide. Et puis alors les gens... les gens ça faisait un drôle d'effet de voir les autres venir en badauds. »

« Tous les ans, nous étions inondés. Maintenant les inondations ce n'est plus ce que ça a été, il n'y en a plus avec tous les travaux qui ont été effectués. Mais avant, il y avait 3, 4, 5 crues tous les hivers, alors il fallait monter les meubles sur des cales et mes parents faisaient ça plusieurs fois par hiver. Non seulement il fallait faire ça mais ils perdaient leur récolte aussi et il n'y avait que l'osier qui se portait bien et les arbres fruitiers. »

« Nous, on avait une cave sous la maison et tous les ans, il y avait de l'eau. Alors, on montait le charbon dans la chambre parce qu'on se chauffait avec une cuisinière à charbon, bien sûr. Le charbon, il était automatiquement stocké dans la chambre. Dans notre maison, l'eau n'est jamais rentrée parce qu'il y avait trois marches. Dans la cour au niveau de la cave, il y avait au moins deux mètres d'eau. Nos pères qui étaient maçons avaient des parpaings. Alors ils les mettaient avec des planches et on marchait sur les dessus pour aller faire les courses. »

Les bateaux-lavoirs

« Dès que l'on traversait le pont de la Moutonnerie, le Seil de Mauves était par-là, il s'en allait où se trouve la gare sud maintenant. Il y avait sur le Seil de Mauves, trois bateaux-lavoirs. Je les ai connus, ma mère allait faire sa journée de lessive. C'était vers 1929. Au début, ma mère n'allait faire que sa lessive et ensuite mon père qui travaillait aux Chantiers de la Loire a été accidenté et il ne pouvait plus travailler. Ma mère a donc fait des lessives pour d'autres personnes. Elle devait y aller trois fois par semaine. »

« Ensuite, le Seil a été comblé mais je ne sais plus en quelle année mais c'était avant la guerre. Les trois bateaux qui se trouvaient sur le Seil ont donc été halés au bord de la Loire au bout du quai Malakoff. Sur le bord de la Loire, c'était un chemin avec une berge qui descendait vers les bateaux. Sur cette berge, les propriétaires des bateaux avaient installé des poteaux avec des fils pour faire égoutter le linge. »

« Au bateau, les blanchisseuses trouvaient tout ce qu'il fallait. Il y avait les gargotes qui faisaient partie du bateau, c'était fait spécialement dans la masse du bateau. En dessous, il y avait le foyer. Les gargotes, c'était là où l'on mettait le linge à bouillir. Mais avant de faire bouillir le linge, il était trempé dans l'eau chaude avec des cristaux de soude. Il y avait donc les gargotes, le banc à laver qui donnait sur la Loire qui n'était pas polluée à l'époque. Ça sentait les algues, ça sentait bon quoi, il y avait des poissons... Il y avait des seaux pour prendre l'eau dans la Loire, il y avait des grands bâtons pour retirer le linge qui était très chaud. »

« Je me souviens que le midi après l'école, je passais par le pont de la Moutonnerie pour aller déjeuner avec ma mère sur le bateau. Elle faisait cuire des pommes de terre dans la cendre et avec un morceau de pâté, j'étais ravie ! »



Les bateaux-lavoirs sur la Loire en bordure du quai Malakoff en 1939

« Chaque blanchisseuse avait son battoir. » appelaient ça un badra. Le propriétaire du bateau fournissait tout ce qui manquait : les cristaux de soude, la lessive, des petits rondins de bois pour le feu, des boules de bleu pour blanchir le linge, de l'eau de Javel. Il y avait une dizaine de bancs. Au milieu, il y avait une cabine et, de chaque côté, il y avait cinq gargotes, il y avait donc de la place pour dix personnes. Ce n'était pas toujours plein, les blanchisseuses avaient leur jour. »

« Le bateau appartenait à une personne qui louait les emplacements. Je me souviens de ma mère qui payait sa note à la fin de la journée, il y avait un supplément si elle étendait du linge. Elle allait au bateau avec une brouette de linge et quand elle repartait le soir, c'était une journée bien remplie. Pour moi, enfant, c'était une promenade mais plus grande, j'allais chercher ma mère pour l'aider à remonter le linge. Ce n'était pas évident surtout l'hiver quand ces personnes revenaient après leur journée, l'onglée au bout des doigts, faire tout le trajet... je parle ici en mémoire de toutes ces femmes... c'était dur ! »

« Sur le bateau, c'était assez convivial. C'est là que les femmes déchargeaient tous leurs soucis ou parlaient de leurs joies. Il y en a qui avait des naissances à fêter, des communions, tout ce qui pouvait réjouir la famille. Des fois, c'étaient les maladies... enfin chacun se déchargeait. C'était l'occasion de bavarder, de raconter des histoires un petit peu crues qui faisaient rire tout le monde. C'était un lieu pour les femmes. »

Les guinguettes

« Avant la construction des cités, c'étaient des jardins. Je me souviens, on venait se promener avec mes parents le dimanche. La sortie des Nantais, c'était de se promener le long de la Loire. On marchait là où il y a la route maintenant, et en contrebas, il y avait tous les jardins. Il y avait trois guinguettes, il y en a même une qui est devenue une boîte de nuit. Il y avait une route qui partait de Robinson pour rejoindre le pont de la Moutonnerie. »

« Ce sont mes grands-parents qui avaient le restaurant Robinson. Grand-mère était restée veuve et c'est elle qui faisait la cuisine. Après ce sont mes parents qui ont pris la suite du restaurant mais c'est toujours grand-mère quand même qui faisait le beurre blanc, maman recevait les gens. J'avais 14-15 ans quand ça marchait à plein. Il y avait du monde plein la terrasse et il fallait prendre du renfort de personnel le dimanche. Mes parents ont beaucoup travaillé. »

« C'était très fréquenté le dimanche, il y avait une jolie terrasse qui donnait sur la Loire, il y avait des marronniers. C'était un endroit de ballade, proche du centre-ville, les gens venaient à pied. C'est la voiture qui a tout changé. »

« Je me souviens après la guerre quand mon beau-père ne faisait plus le restaurant, c'était la marchande de galettes à la place. Et avec mon beau-père, on allait chercher des bouteilles de cidre et on vendait peut-être deux cents bouteilles dans l'après-midi. »



Le restaurant Robinson sur la Prairie de Mauves en 1946

Les commerces, les marchands ambulants et les cafés

« Comme commerces, il y avait les cafés. Il y avait le café Jean, le café du Boulevard, le café du Parc des Sports. De l'autre côté il y avait le café du Chaland qui passe, le café des Boulistes... J'en oublie, il y en avait beaucoup. En tout cas, parmi ceux qu'il y avait avant la guerre, il y a au moins ceux-là qui sont restés. »

« Alors, pendant la guerre, il y avait le café Raguenot qui était vers la Colonie San Francisco, c'était celui qui était le plus loin. Il a été détruit pendant les bombardements. Celui qui a subsisté jusqu'à l'expropriation, c'est le café Monplaisir. Par ordre, il y avait donc le café Raguenot, ensuite Robinson, et le café Jean. Robinson faisait restaurant tandis que les autres faisaient café. Il y avait beaucoup de pêcheurs professionnels qui fréquentaient les cafés du quartier. »

« Il y avait beaucoup d'épiceries, il y en avait au moins deux dans la rue de Cornulier, avec l'Epargne de l'Ouest et les Docks de l'Ouest. En tout cas, aujourd'hui, tout a disparu, il n'y a que quelques cafés qui sont restés comme le café du Boulevard. Autrement le café du Chaland qui passe a été abattu. »

« Madame Sureau avait une épicerie rue de Cornulier, c'était une dame qui était veuve avec son fils. Elle avait beaucoup de patience avec les enfants, elle ne s'impatientait jamais quand on mettait du temps à choisir nos bonbons. J'en garde un très bon souvenir. Elle a tenu son épicerie jusqu'aux bombardements. Je ne sais pas du tout ce qu'elle est devenue. »

« Madame Piard, c'était une toute petite dame, minuscule. Je sais que sur ces vieux jours comme elle avait une toute petite retraite, elle vendait des galettes. Si vous aviez été une fois cliente, vous étiez sûr que toutes les semaines elle vous apportait votre petit paquet de galettes. Avant elle tenait les Docks de l'Ouest, c'était vers 1932. Il y avait au moins cinq épiceries dans le quartier et avant la guerre, il y avait une boulangerie, rue de Cornulier. »



Le café du Boulevard et les Docks de l'Ouest, rue de Cornulier en 1946

« Mademoiselle Pedron habitait quai Malakoff. Elle avait une toute petite maison au fond d'un jardin et c'est là que se trouvait son salon d'essayage. Comme tous les commerçants du quartier, elle était très connue. Tout le monde passait par là parce qu'il n'y avait pas de magasins où l'on trouvait des chaussures et des vêtements tout faits. Il fallait se les faire faire, c'était du sur mesure. Par exemple à Pâques, beaucoup de dames avaient un chapeau, enfin une toilette, c'était Melle Pedron qui les fabriquait. »

« Le père Luçon, c'était le marchand de poisson du quartier. Il était poissonnier ambulancier. Il est arrivé en 1954 à Malakoff. Pendant la guerre, c'était le père Moula qui passait, il faisait très peur parce qu'il faisait un peu clochard. Il avait une petite charrette avec un chien. Il disait : « *Je suis le père Moula, voulez-vous des moules, des moula!* ». Il ne vendait pas que des moules, il avait aussi de la raie et il disait : « *De la raie, de la raie de mes fesses qui n'a pas d'arêtes!* ». Ce monsieur n'est pas resté très longtemps dans le quartier, seulement pendant la guerre. Le père Luçon est venu après avec un petit bourricot et une charrette. Les gens du quartier se rencontraient autour de sa charrette. »

« Un dimanche, on était à la messe et l'abbé Brunelière faisait son sermon et il disait : « *Mes frères qu'est ce qu'il nous manque dans notre vie quotidienne, chercher, qu'est ce qu'il nous manque ?* ». Et tout à coup le père Luçon qui était à la porte à attendre les gens à la sortie de la messe avec son petit cheval et sa petite charrette, il avait ses huîtres dans sa petite voiture, pendant que tout le monde cherchait, tout à coup on entend : « *DES HUITRES!, DES HUITRES!* », il arrivait au bon moment quoi ! »

Les entreprises du quartier

« En 1936, la grève nationale a eu un retentissement sur le quartier. La société Ménard et Hérou - Charpente métallique et serrurerie - employait environ une centaine d'ouvriers et ils ont fait la grève sur le tas. Il y avait des accordéons. Pour moi tout gamin, c'était un amusement, j'allais voir ça et puis je vais vous dire, c'est là que j'ai appris l'Internationale. »

« Avant la guerre, il y avait la fonderie Lemer et Brisson, l'usine de plomb, c'était une des plus vieilles entreprises du quartier. Il y avait Ménard et Hérou aussi qui était installée juste à côté des « Compagnons actuels du devoir, » actuels, rue de Lourmel. »

« Avant la guerre, il y avait une entreprise de plomberie qui était dirigée par Monsieur Elouers. Ils ont toujours été rue de Cornulier. Ils n'avaient pas beaucoup d'ouvriers, c'était une petite entreprise. Il y avait l'entreprise de charpente métallique, Ménard et Hérou. Les locaux existent toujours, ils sont occupés par l'entreprise de menuiserie Jallais, rue du Pré Gauchet »

« Il y avait l'entreprise Bonté qui fabriquait des bonbons, des berlingots... Pinson existait aussi. Sinon il y avait la droguerie Blancloeil, la famille Bouillé qui cultivait de l'osier et l'épicerie en gros de Gaillard et Briand sur le quai Malakoff. Après la guerre, il y avait Devin et Lemarchand. C'était une entreprise de travaux publics, enfin de canalisations, dans les années 50. Les payes étaient distribuées au café du Parc des Sports »

« En 1936, chez Ménard, les ouvriers occupaient l'usine. Ils se réunissaient dans la cour et chantaient l'Internationale. Notre maison était de l'autre côté de la rue et ma sœur était atteinte d'une scarlatine cet été-là et devait garder la chambre. Elle l'avait apprise par cœur mais à sept ans, elle reprenait : « C'est la lune finale ! », ce qui pour elle, avait sans doute plus de sens. »

L'entreprise Charon

« Mon grand-père tenait un café place du Bouffay qui existe toujours et ensuite il s'est installé... En fait, c'est toute une histoire... J'ai entendu parler qu'il avait essayé de vendre des pommes de terre pour faire autre chose que le café. Puis, il s'est aperçu que dans les autres cafés, les tenanciers recevaient le vin, le porto... en fûts et ils ne savaient pas quoi en faire. Alors, il a eu l'idée de racheter les fûts aux autres cafetiers et il a commencé à les vendre dans le pays du Muscadet parce que tout le Muscadet était vendu en fûts perdus. C'est comme ça qu'il a commencé. Comme il avait son commerce place du Bouffay et son appartement rue Henri IV, qui était son bureau en quelque sorte, il a donc cherché un terrain qui n'était pas trop loin et le quartier Malakoff était celui qui était le plus près. A ce moment-là, c'est à dire avant la première guerre, le quartier c'était une prairie. C'est comme ça qu'il a quitté le café pour se lancer dans les fûts uniquement. Voilà l'origine de l'entreprise... »

« C'était une affaire de demi-gros, mon grand-père et mon père ne fabriquaient pas. En général, ils achetaient des fûts au Havre, dans le Nord, à Bordeaux et même à Marseille quelquefois. Ils remettaient en état les fûts qui étaient abîmés et ils les revendaient à des tonneliers de Bretagne, d'Anjou et de Vendée. Ils revendaient à des détaillants et non à des particuliers. »



L'entreprise Charon, quai Malakoff en 1946

« Après la guerre, le fût de bois a décliné, l'entreprise a donc été ralentie. On a fait des jerricans, vous savez les fûts en fer... Il y avait tout un tas de jerricans à l'époque avec les Américains, ils recevaient tout dans des fûts en fer. Et nous, nous avons reconditionné ces fûts en fer pour les fournir aux cultivateurs qui achetaient des tracteurs puisqu'ils avaient besoin de trois fûts pour faire une réserve de gaz – oil. Après, comme ça ne marchait plus, on s'est mis à faire des citernes. Au départ, à la campagne, on se contentait d'un fût mais petit à petit, ils ont eu besoin de stocker plus grand. De fil en aiguille, je me suis orienté dans la chaudronnerie, dans la construction de citernes plus précisément... il y a donc un fil directeur puisque c'était toujours des contenants! »

« A partir de ce moment, l'entreprise sur le quai Malakoff, c'est devenu trop petit. Pour faire des citernes, on faisait des grosses citernes, il nous fallait beaucoup d'espace. Nous n'avions pas assez de courant également. Nous aurions toujours pu installer des transfos mais c'est surtout le terrain et les bâtiments qui ne convenaient plus, c'étaient des bâtiments assez importants mais plus suffisants... Quand on a commencé à construire des citernes, au départ ça allait puisque c'étaient des petites contenances mais rapidement on nous a demandé des 20 litres, des 40 litres... C'est devenu impossible de rester à Malakoff. On a terminé par faire des 100 000 litres, il fallait absolument déménager. On recevait des camions de taules, 20 tonnes parfois, il fallait les décharger à la main, c'était devenu complètement archaïque. Il a donc fallu trouver une solution pour pouvoir poursuivre la fabrication. Nous avons donc déménagé l'entreprise en 1967 et changé de domicile en 1973. »

Les Italiens

« Quand ma mère est venue en France, elle ne parlait pas un mot de français. Alors elle a appris comme ça et puis après, nous, on est allé à l'école. »

Les Cattoni

« Mon père est parti d'Italie pour chercher du travail. Il a fait un premier chantier en Suisse puis après un autre dans le Nord. Il est arrivé à Nantes en 1927 parce qu'il a eu un chantier au moment de la construction de la cité de l'Hermitage. On a habité de 1927 à 1932, avenue Georges Bizot et en 1932, mon père a construit rue de Cornulier et il a monté une entreprise de maçonnerie. Toute la famille est venue, même les ouvriers. »

« C'étaient des immigrés qui venaient travailler dans l'entreprise, ça faisait un peu comme une tribu. Des baraques ont été construites, après c'est le bureau qui a été construit. Dans l'enceinte de l'entreprise, il y avait une cuisine, ils mangeaient là le soir, je ne sais pas combien il y en avait, vingt-cinq peut-être. Petit à petit, les femmes, les familles sont venues. »

« Au début, il y avait une vingtaine d'ouvriers, ce n'était pas encore la grosse boîte comme à la fin où il y avait à peu près une cinquantaine d'ouvriers. »

« Mon père était contremaître chez Cattoni et la maison Cattoni a eu des contremaîtres extraordinaires qui ont vraiment fait le bonheur de l'entreprise parce qu'ils étaient vraiment là pour faire marcher le chantier. Alors, c'était boulot, boulot, boulot ! Ils commandaient tout le monde. Je pense donc que mon père est venu à Nantes parce qu'il connaissait les Cattoni. »

« Les Cattoni étaient originaires de Rodero, c'est dans la province de Côme. Mon père habitait à Varese qui à l'époque était encore dans la province de Côme, c'est à 12 km de Rodero. Ils ne se connaissaient pas, mon père a vraisemblablement connu les Cattoni par l'intermédiaire de son frère qui était déjà à Nantes. Les Italiens qui se sont installés quai Malakoff venaient de la même région car beaucoup étaient des neveux de la famille Cattoni. La plupart des Italiens qu'il y avait à cette époque-là, c'étaient des gens de connaissance, après il y en a d'autres qui sont arrivés. »



L'entreprise Cattoni, rue de Cornulier en 1946

Delphine Cattoni

« Delphine Cattoni, c'était la première fille de Joseph Cattoni, celui qui a créé l'entreprise. Elle donnait des soins aux habitants du quartier, elle faisait des piqûres. Déjà sa tante mais aussi sa mère faisaient la même chose. C'étaient des gens très, très croyants... et à l'époque, il n'y avait pas de bonnes sœurs qui passaient dans le quartier. »

« Delphine c'était une personnalité du quartier. Si vous voulez, c'était une très bonne personne qui était toujours en train de s'occuper des Italiens. Dès qu'il y avait quelqu'un de malade, elle venait. Elle ne faisait pas de bruit mais tout le monde connaissait Delphine et quand il y avait un service à demander, c'est à Delphine que l'on pouvait demander. Elle ne s'occupait pas que des Italiens d'ailleurs. Elle était vraiment très gentille, très dévouée... Elle a toujours été comme ça, même très jeune.»

« Ma belle-soeur, Delphine était très connue dans le quartier, mais ma belle-mère était aussi une personne très, très bonne. Elle allait faire des piqûres aux nomades, parce qu'à moment-là quand je suis arrivée à Malakoff en 1954, il y avait des nomades sur ce que l'on appelle le Pré Gauchet. Ma belle-mère allait leur faire des piqûres, ils ne lui auraient pas fait de mal, rien du tout, ils étaient tellement contents qu'elle aille rendre service. »

Les Italiens

« Il y avait bien une cinquantaine d'Italiens avec les femmes et les enfants. En fait, il y avait deux sortes d'Italiens. Il y a ceux qui venaient travailler, qui restaient là 4-5 ans et qui s'en allaient. Et puis il y a ceux qui ont fait souche, qui ont fait venir leur femme et puis qui ont vécu là. Rien que la famille Cattoni ils étaient nombreux, les frères et sœurs, les cousins...ils étaient bien une vingtaine. »

« Au début, les Italiens restaient dans leur coin, les gens du quartier les connaissaient mais sans plus. Ceux qui étaient célibataires et qui habitaient dans les baraques, ils vivaient dans la cour, ils allaient dans les bistros du coin et c'est tout. Les gens se sont mélangés plus tard. Vers 1934-1935, les Italiens ont commencé à bricoler, à faire des petits travaux dans le quartier... Ils se sont fait connaître comme ça. Ils se faisaient payer, bien sûr et ils ont commencé à en parler entre eux, une petite bricole par-ci, une autre par-là. Après il y a eu les mariages, il y en a eu deux ou trois. »

« Les Italiennes aussi travaillaient dans le quartier. Je connaissais bien la Binda. Elle s'appelait la Binda parce que Monsieur Collerio, son mari, venait d'un village italien qui s'appelle Citimi et ce village, c'était le village de naissance du coureur cycliste Italien Alfredo Binda. C'étaient des copains d'école et il parlait toujours de son copain... Mon copain Binda a fait çà, mon copain Binda a fait çà... Alors tout le monde a fini par l'appeler Binda. Lui, c'était le Binda, elle, c'était la Binda et le petit, c'était le Bindini! »

« Il y avait Aldo Dalsoler, c'était un employé de Cattoni qui était très costaud. Je me souviens, un jour je suis allé boire un verre avec lui au café du Chaland qui passe. Quand on est rentré dans le café, il y avait un type au comptoir qui avait trop bu et qui n'arrêtait pas de parler et la patronne n'était pas trop rassurée. Mais quand elle a vu Aldo arrivé, ça l'a rassurée. Comme le type ne la fermait pas, Aldo lui dit : « *Dis- donc, tu vas la fermer, sinon tu vas voir ce qui va t'arriver* ». Comme le gars n'arrêtait pas, il l'a chopé par le cou et il l'a balancé sur le trottoir. Le gars s'est étalé sur 3, 4 mètres , je revois encore l'image, je me rappellerai tout le temps de ça. Aldo, il avait une sacrée réputation ! »

« Je me souviens quand les Italiens allaient au bal sur le boulevard Dalby. Au départ, ils étaient comme les autres, ils faisaient un peu la pagaille. Et comme le patron était intelligent, il a pris ceux qui faisaient la pagaille comme videurs. C'est comme ça que Aldo est devenu videur et du jour au lendemain les bagarres, c'était terminé. En plus, il connaissait bien les autres, alors c'était plus facile. »

« Je connaissais tous les enfants Cattoni. Je connaissais quand même des petits français du quartier parce que nous allions à l'école rue Maryland. Il n'y avait pas de racisme à l'école, le racisme a commencé pendant la guerre mais c'était plus avec les adultes qu'avec les enfants. »

L'enfance

« Quand on était enfant, on allait courir sur la Prairie de Mauves, il y avait une ferme. Par contre on n'allait pas vers le pont de la Vendée, c'était un univers où l'on allait très rarement parce que c'était loin pour nous. C'était vraiment la prairie, on allait chercher des clochettes. »

Les loisirs

« Pendant la Première guerre, les Américains étaient souvent dans les cafés du quartier. Je me rappelle qu'une fois ils m'ont fait chanter. D'ailleurs, ils pensaient que j'étais une petite réfugiée du Nord parce que j'étais blonde. Je me rappelle que le premier avion qui a atterri à Nantes c'était sur la Prairie de Mauves. Ils sont restés pendant et après la guerre. Je me rappelle, ils avaient leurs tentes sur la prairie. Nous, les enfants quand on les voyait on disait : « Chwing, chwing » parce qu'on voulait du chewing-gum. Ils nous donnaient du chocolat. C'était des hommes qui avaient leur famille là-bas alors quand ils voyaient des enfants... »

« Avant la construction du stade en 36, c'était un terrain vague. Il y avait des terrains de sable, on jouait là-dessus. On ne jouait pas en dehors du quartier. On avait grand quand même derrière, la Prairie de Mauves, c'était important. »

« Nous, les gosses, on était libre. L'après-midi entière, on était parti, on s'en allait jusqu'à Saint-Sébastien en passant par le pont de la Vendée, le pont de chemin de fer qui était marqué interdit mais il nous est bien arrivé deux, trois fois, d'aller à Saint-Sébastien, personne ne disait rien. On était libre, on ne craignait rien. Autrement, dans le fond de notre avenue, il y avait les jardins de nos parents et il y avait les prés. Les prés avec le foin, les meules de foin, on jouait à cache-cache, les paysans nous gueulaient dessus parce qu'on faisait un petit trou dans la meule, on mettait un rideau devant nous pour nous cacher. Il n'y avait pas de limites, la seule limite c'était la voie de chemin de fer pour ne pas aller sur Nantes. »



Le quai de Lourmel et le canal de la gare en 1932



Le quai Malakoff remblayé, emplacement du futur stade en 1933

La piscine

« L'été, il était possible de se baigner dans le canal Saint-Félix, au pied de l'écluse. Deux sociétés de natation étaient à disposition. L'ASON, côté Malakoff, le Neptune, côté Ferdinand Favre. Nous étions attachés par une ceinture de toile à la taille et suspendus par une corde au bout d'une perche fixe en fer. Un vieux maître - nageur nous apprenait les mouvements de la brasse. Il surveillait bien son petit monde. Je le revois jeter à l'eau sans enlever sa casquette pour secourir ma sœur qui faisait ses premières brasses seule et qu'un garçon taquin avait affolée en passant devant elle à la nage. Pendant les étés de guerre, jusqu'en 1943, nous étions ainsi occupés chaque après-midi et nous sommes devenus des fervents de la natation. »

« Il y avait la piscine qui était la piscine de Nantes. Elle était à côté du Palais des Congrès, dans le canal Saint-Félix à côté de l'écluse. J'avais un oncle qui apprenait à nager, on allait voir les gens qui se baignaient mais nous, on ne s'y est jamais baigné, on était trop petit encore. Il y avait souvent des noyés dans le canal Saint-Félix et on courrait souvent voir quand on entendait les pompiers... on était sadique ! »

Les patronages

« Le jeudi, on allait à Saint-Christophe au « patro », il y avait la gym à Monsieur Lachich qui avait été champion de France, d'ailleurs. Il passait Charlie Chaplin, on en a vu des « Charlie Chaplin », qu'est-ce que c'était drôle. A ce moment-là, il y avait des patronages dans tous les quartiers, c'était l'Eglise qui organisait l'animation. »

« Nous allions au patronage à Saint-Clément, c'était rue du Maréchal Joffre. On rentrait dans un couloir, on filait très profond et au bout il y avait une cour avec une butte et un sapin, je m'en rappelle. Ca devait être des sœurs au démarrage qui nous faisaient le patronage. Il y avait du bricolage, des sorties, des chants. Dans l'année, on avait des sorties à la campagne, c'était d'ailleurs très plaisant. J'aimais beaucoup les patronages. J'avais sept ou huit ans, c'était à la fin des années 30. »

« J'ai connu le quai Malakoff avec le patronage car avec l'école Sainte-Croix, on venait jouer à l'emplacement de la chapelle, là où il y a la mosquée maintenant mais avant ce n'était que du sable. Tous les enfants du patronage venaient jouer là, derrière le quai Malakoff. »

L'école

« J'allais à l'école boulevard Stalingrad, elle existe toujours d'ailleurs. Il n'y avait pas d'école dans le quartier. Moi, je partais de bonne heure vers sept heures parce que maman me déposait en allant travailler. Ma mère travaillait à la Manufacture des Tabacs et l'école touchait l'usine. La concierge de la Manu ouvrait sa conciergerie et gardait tous les enfants des mamans qui travaillaient à la Manu en attendant l'ouverture de l'école. Avant d'aller à l'école, on avait droit à notre petit pain et notre chocolat. »

« Au démarrage, je suis allée à la Manu, comment ça s'appelle déjà ? Mais comme en Italie, j'avais une tante qui était soeur supérieure d'un couvent et bien quand elle a su que j'allais dans le public, c'était la catastrophe ! On m'a alors envoyée à Sainte-Marie dans le quartier Saint-Clément. »

« J'ai commencé l'école à 5 ans dans l'école près du Jardin des Plantes. J'empruntais comme parcours la Prairie de Mauves, le Chemin du pont de l'Arche, je passais sous le pont de la Moutonnerie où il y avait des gens, maintenant on leur fait la chasse à ces gens-là, mais à l'époque on ne leur faisait guère la chasse à ces gens-là : les détraqués sexuels. Sous le pont de la Moutonnerie, ils se cachaient dans les arches et quand ils voyaient les enfants c'est là qu'ils commençaient leur cinéma. Mon dieu ! Ce que j'ai eu peur ! Et après, j'empruntais le boulevard Sébastopol, la rue Frédéric Caillaud et après j'étais rendue. Cela faisait trois kilomètres environ. »

« On allait à l'école rue Maryland, on traversait la gare, on longeait le boulevard Sébastopol et l'été on passait par la Prairie de Mauves. J'ai du commencer à aller à l'école vers quatre ou cinq ans vers 1937 donc. L'école des garçons était bien séparée de l'école des filles. »

La fête de la jeunesse

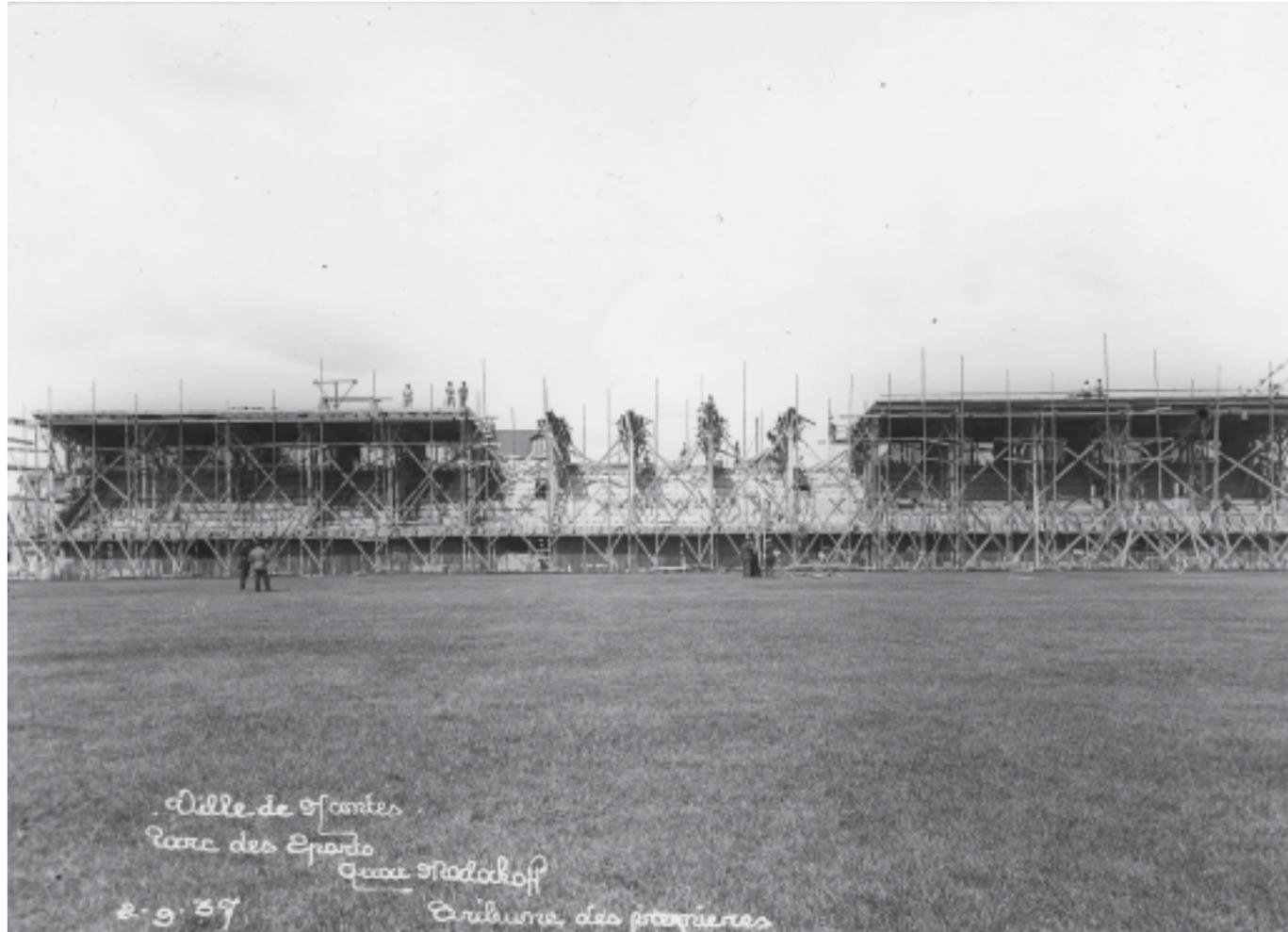
« Il n'y avait pas que du foot dans le stade Malakoff même si c'était son activité principale mais après la guerre, vous souvenez-vous des fêtes de jeunesse. Ca se passait au mois de mai, une fois par an et c'était organisé par la FAL, la Fédération des Amicales Laiques. En fait, c'était la fête des écoles. Le défilé partait de Talensac avec les enfants et les instituteurs et puis on entrait dans le stade et alors là, il y avait la fête de la jeunesse qui durait jusqu'à six heures du soir. Ca avait lieu une fois par an, c'était grandiose. Ca s'est perpétué après la guerre pendant vingt ans. Il y avait des jeux, de la musique, on faisait des mouvements d'ensemble, c'était très synchronisé, c'était très bien... En fait, c'était la fête des écoles laïques et il y avait des milliers d'enfants parce que c'étaient toutes les écoles de Nantes. En 1948, le chant qu'ils avaient tous appris, c'était « *Ensemble, tout semble plus beau* », c'était leur slogan en quelque sorte. »



La fête de la jeunesse en 1958

Le stade Malakoff

« J'aimais bien cette ambiance de match, à part l'odeur des saucisses qui n'était pas très agréable. »



Le stade Malakoff, construction de la tribune des premières en 1937

« Je me rappelle vaguement de la construction. Par contre, je me rappelle de la fête d'inauguration, tous les commerces du quartier étaient décorés. Les soirs de matches, c'était tellement bruyant qu'il fallait ou s'en aller ou aller aux matches... Moi, j'allais aux matches. Après les matches, il y avait de l'ambiance, on allait au café du Parc de sports. »

« Quand, le stade a été construit, mon mari qui était fou de rugby allait voir les matchs le dimanche et moi, je mettais mon fils à Guignol qui était sur les cours. Quand les guignols sortaient, je m'en allais chercher mon mari au stade. Le stade Malakoff, c'était une affaire formidable, il y avait des cafés tout autour. »

« Par contre ce que l'on peut tous se rappeler puisque que nous habitons avenue du Progrès, c'est que quand il y avait des matches, et bien le dimanche il ne fallait pas compter sortir. Il y avait des matches le dimanche après-midi et le soir en semaine. La veille, il valait mieux prévoir de sortir sa voiture si l'on voulait partir. »

« Après la guerre, quand le FCN est monté en 1ère division, les premiers stands de frites autour du stade ont commencé à apparaître. Ca donnait un air de kermesse les jours de matches. On était d'ailleurs obligé de fermer la fenêtre parce que sinon on avait toutes les odeurs de fritures. En tout cas, j'allais voir des matches, on était juste en face ! »

« Nous, on habitait l'avenue juste en face du stade et tous les hommes à la mi-temps sortaient bien vite faire leur besoin le long de l'avenue du Progrès. Et j'aime mieux vous dire que la mère Valino quand elle voyait ça, elle ouvrait sa porte et c'était du balai pour tout le monde. Une fois, c'est une autre habitante de l'avenue du Progrès qui leur a jeté un seau d'eau. Le lendemain, les murs étaient marqués, c'était vraiment un fardeau. Il y en a même qui rentraient dans la cour des particuliers. Alors sur la rue, ce n'était pas bien grave mais entrer chez les gens, il ne fallait quand même pas exagérer ! C'était épouvantable ! »

« Nous habitons au premier étage dans une maison en face du stade et quand ils ont abattu l'ancienne tribune d'honneur pour agrandir, j'avais tous mes amis qui venaient chez nous pour voir les matches. Avant nous allions souvent au stade avec mon beau-père... »



Le stade Malakoff, la tribune des premières en 1946

La guerre

« Pendant la guerre, il y avait des Allemands qui étaient à la Duchesse Anne. Nous, on avait une cave et comme il y avait un trou entre notre cave et l'hôtel, on s'est chauffé avec leur charbon. Au départ, on avait rien vu, c'est un voisin qui s'est aperçu de ça alors on a piqué le charbon des Allemands. Ils ne s'en sont jamais aperçus. A ce moment-là, c'était un peu le même quartier Malakoff et la Duchesse Anne parce que c'étaient des ouvriers qui habitaient là. »

L'occupation du stade Malakoff par les Anglais

« La grande histoire du stade c'est quand les Anglais l'ont occupé en 1939. Ils sont partis en catimini en 1940. Ils étaient installés en dessous des tribunes. Ils sont partis quand les Allemands étaient à Dunkerque. Quand ils ont vu que ça ne marchait pas, ils sont partis très vite. Ils sont partis en l'espace de rien du tout et on a entendu des gens dire qu'il y avait du matériel, des choses à voir dans le stade. Tout le monde a accouru et nous, quand on est arrivé, c'était déjà vidé en grande partie... Tout avait été abandonné, ils n'avaient rien remarqué... Nous, on a récupéré des bouquins de l'intendance Il y a des gens qui ont récupéré des quantités de cigarettes... Pendant quelque temps, les habitants du quai Malakoff ont vécu avec des cigarettes en réserve. »

« Je me rappelle d'une anecdote, il y avait les Anglais à ce moment-là qui étaient dans le stade de Malakoff. Et avec les gosses du quartier, on avait récupéré des casquettes d'officiers Anglais et on jouait avec ça, des fois en sortant dans la rue. Et un jour, on est sorti juste le jour où les Allemands sont arrivés, je m'en rappellerais toujours. Nos mères sont venues nous chercher en criant : « *Voulez-vous rentrez !* » Pour nous, on voyait seulement des soldats défilés. Ca devait être en 1941. »

L'occupation

« J'ai connu la guerre jusqu'en 1943. Je me souviens très bien des premiers Allemands que j'ai vus. C'était en juin, il n'y avait pas d'école parce que l'on savait que les Allemands arrivaient. Avec ma soeur et mon cousin, nous étions partis nous promener du côté du chemin qui longeait le gué Robert, c'était assez désert par là, il n'y avait pas grand monde. On a vu les premiers Allemands là, ils étaient sur un side-car. »

« Un jour, on a vu plein de soldats Allemands qui allaient vers la Prairie de Mauves, vers le pont Rézal. Il y avait un avion français qui s'était fait abattre. Je ne sais pas ce qu'il était venu faire là, peut-être qu'il venait voir où étaient les Allemands. Ils sont également allés sur les voies de chemin de fer où il y avait des wagons avec des militaires Français qui étaient consignés là. Il y avait des Français, des Marocains... qui attendaient d'être faits prisonniers. Pendant plus de deux ou trois heures, ça défilait. Il y avait des soldats qui se cachaient dans les couloirs, il y en a qui ne se sont pas constitués prisonniers. Je me souviens, il y en a un qui avait un poste de radio, je ne sais pas où il avait trouvé ça, mais il l'avait déposé dans une maison du quartier et il est venu le chercher après la guerre. »

« La Kommandantur était place Louis XVI au 117ème corps d'armée. Il y avait des Allemands, des patrouilles mais sur le quai Malakoff, on ne voyait pas grand monde. Dans la vie courante, ça ne nous empêchait pas d'aller à l'école. En fait le gros problème, c'étaient les restrictions. Il fallait des tickets partout, il fallait faire la queue partout. Mon père, à ce moment-là, était prisonnier, c'était difficile, les conditions de vie étaient difficiles... Mais on ne se rappelle pas avoir eu vraiment peur, même au moment des bombardements à Nantes, personne n'est allé dans les caves parce que tout le monde écoutait la radio anglaise qui disait que l'Allemagne avait été bombardée, que Lorient était très bombardée. »

« En ce qui concerne la vie quotidienne, le plus marquant, c'étaient les cartes d'alimentation mais les gens se débrouillaient. Je me souviens que mon père allait à la campagne à vélo et il ramenait du pain, du vin... En général, les gens connaissaient des paysans à la campagne. Quand ils n'en connaissaient pas, ils allaient faire un tour, une fois, deux fois et puis après ils se connaissaient. Ils ramenaient du beurre, toutes sortes de produits frais. C'était sans doute plus cher que la normale mais c'était du au moment. »

« Pendant la guerre, mes parents en tant que maraîchers n'ont pas été réquisitionnés. Mon père était prisonnier en Allemagne et c'était mon grand-père qui allait faire les Halles avec ma mère, sa bru. Ils partaient à 2h du matin et comme il y avait le couvre-feu sur Nantes, personne n'avait le droit de circuler à moins d'avoir un laissez-passer. Alors mon grand-père avait été à la Kommandantur, place Louis XVI. Il avait expliqué son cas et comme il était immatriculé à la Mutualité agricole, ils avaient bien vu que mon grand-père disait vrai et ils lui ont donné un laissez-passer permanent pour aller la nuit vendre ses légumes. Alors, il y allait avec son cheval et sa charrette. Nous vendions à domicile aux habitants du quartier mais nous le faisons déjà avant la guerre, ça a toujours été. »

« A propos de la guerre, je voudrais évoquer le couvre-feu... Alors, nous c'était une avenue en cul de sac parce que dans le fond de l'avenue ça descendait et il y avait les jardins. A huit heures du soir ou neuf heures, je ne sais plus, il fallait être rentré et quand il faisait un beau soleil, surtout au mois de juillet, dur, dur ! Alors, moi, j'étais tout le temps dehors et un soir j'étais partis voir mes camarades, Janine et Henri Legal. Comme ils habitaient près de chez nous, un soir qu'ils étaient à leur fenêtre, je suis allée les voir. En face, il y avait des jeunes gens qui étaient en train de bavarder, il y avait un couple d'amoureux. Tout d'un coup, on entend la patrouille, elle se pointe au bout de la rue et elle nous a aperçus. Les voilà qui viennent en courant, les jeunes en face, ils sont montés dans les étages. Moi, je suis rentrée vite fait dans le couloir pour me cacher, j'étais toute blottie et une trouille ! Alors, j'entendais les Boches qui parlaient et puis plus rien. Alors je suis vite rentrée chez moi. Mais les jeunes, ils les ont emmenés à la Kommandantur et ils les ont gardés toute la nuit cirer les bottes des Boches. Enfin bon, ce n'était pas grand chose, ils en sont restés là. »

En 1943, j'étais jeune mais il y a des choses qui marquent. Je me souviendrai tout le temps d'une personne qui était sans doute un brave homme mais un jour où je faisais la queue chez Madame Piard, l'épicière, c'était à mon tour et lui est arrivé, il m'a pris par l'épaule et il m'a dit : « *Toi, le petit macaroni, t'as le temps d'attendre !* ». Il est passé devant moi alors que c'était un type qui n'avait jamais dit quoique ce soit, qui avait toujours été poli avec mes parents. Avec un enfant, c'est tellement plus facile ! J'aime mieux vous dire que même à dix ans, ça reste ! »



Le quai Malakoff et la Prairie de Mauves bombardés en 1944

Les bombardements

« Nous avons subi les bombardements, pas ceux de 1943, parce qu'en 1943 c'était la ville, nous c'était en 1944. Alors le premier bombardement qui est tombé sur la Prairie de Mauves, c'était le 28 mai à une heure du matin. Alors là, notre exploitation a été labourée de fond en comble. La maison a été bien ébranlée mais elle était encore habitable, par contre l'exploitation avait eu ce jour-là, je ne sais pas, peut-être une dizaine de trous de bombes à enfouir une maison de deux étages. Après ça a été les 6 et 7 juin en pleine matinée, alors là, le quai Malakoff a vraiment pris. Les bombardements visaient la gare de Nantes et la ligne de chemin de fer qui partait sur Pornic, ça n'a pas du tout été atteint, ils ont tout eu sauf la ligne et la gare. »

« Au dernier bombardement du 15 juin 1944, en pleine matinée, c'est là que mon grand-père a été tué dans son exploitation, on ne l'a jamais retrouvé si ce n'est que quelques ossements, quelques bribes de vêtements. Et là, le quai Malakoff a encore repris un coup sur la figure. A ce moment, nous étions réfugiés à la Chapelle Basse Mer. Et maman est venue le 16 juin à Nantes avec sa bicyclette avec Monsieur Alletti pour retrouver mon grand-père parce qu'elle s'était dit qu'il était certainement tué, on avait su qu'il y avait eu des bombardements. Elle a retrouvé sa bicyclette, son déjeuner, ses souliers et son veston. Alors on lui a dit, vous allez aller au musée des Beaux-Arts, c'est là que tous les corps du quai Malakoff ont été rapatriés et mon grand-père n'y était pas. »

« On est resté toute l'année 44 à la Chapelle Basse-Mer. Mon père était prisonnier de guerre en Allemagne pendant ce temps-là et quand il est revenu le 17 mai 1945, et bien il a pu constater tous les dégâts et la maison. Il n'y avait plus que les quatre murs parce qu'elle avait encore rattrapé le 15 juin. Nous avons réussi à faire réparer quand même deux pièces et nous sommes revenus dans notre maison Prairie de Mauves. Mon père s'est remis au travail pour remettre son exploitation. »

« Il y a un monsieur, Monsieur Guillette qui habitait à côté du café Robinson. Au bombardement du 15 juin, il a eu peur dans sa maison et il a été se réfugier dans la maison de Monsieur et Madame Grondy. Mais c'est la maison de Monsieur et Madame Grondy qui a été rasée ; il a été tué dans cette maison. La sienne n'a rien eu et elle existe toujours. »

« Il y a eu le feu au moment des bombardements sur le quai de Lourmel, tout a été brûlé. Ma mère disait qu'elle avait vu flamber sa maison. Elle travaillait à la Manu et au moment du bombardement, ils se sont mis aux fenêtres et ils ont vu tout le quai flambé. Il est resté la maison Forgue, la maison à côté de là où sont les Compagnons maintenant. »

« Après les bombardements, tout le monde est parti se réfugier en dehors de Nantes. Il y a très peu d'irréductibles qui sont restés. »

Le quartier après la guerre

« Quand on est revenu dans le quartier après la guerre, nous avions un peu grandi, on est parti enfant et on est revenu adolescent. Avant la guerre, on jouait beaucoup dans le quartier avec les autres enfants. Quand on est revenu, j'avais 18 ans et il y avait soit le monde du travail ou les études. On a pas retrouvé l'ambiance village du quartier. On se parlait mais c'était différent. »

« La reconstruction a duré onze ans et s'est faite en plusieurs étapes. Comme le quartier était inondable, il a fallu remblayer avant de reconstruire, c'est pour ça qu'il a fallu attendre les années 50 pour que la reconstruction soit finie. »

« Tout n'a pas été reconstruit. Du fait qu'il n'y avait plus de quoi se loger, les gens se sont restreints, au lieu d'avoir quatre pièces il n'y en avait plus que deux, on partageait. Mais il y a quand même des gens qui ne sont jamais revenus. Après le pont Résal, par exemple, là où nous habitions, il y avait une très grande maison qui a été rasée après la guerre et les gens ne sont pas revenus puisqu'il n'avait pas de maison. »

« La reconstruction a quand même modifié le quartier parce qu'il y a eu de nouveaux arrivants, des gens que l'on ne connaissait pas. La reconstruction a commencé de la gare jusqu'au stade et c'est là que les nouveaux habitants se sont installés. Parmi ceux qui ont perdu leur logement, il y a eu les propriétaires qui ont eu des dommages de guerre, ils ont eu le droit d'avoir un ou deux appartements dans les nouveaux immeubles. Les locataires qui ont perdu leurs logements ont pu revenir se loger dans les nouveaux appartements. J'en connais qui sont revenus. Ils habitaient près du stade Malakoff et après la guerre ils ont habité dans les nouveaux immeubles qui existent toujours, entre le stade Malakoff et la gare. Quant aux commerçants, il y en a des nouveaux qui se sont installés dans les nouveaux immeubles. Autrement place Cornulier, ceux qui n'ont pas subi les bombardements, les commerces sont restés même si les commerçants n'étaient pas les mêmes. Les bombardements ont été une rupture dans la vie du quartier mais petit à petit la vie a repris son cours. Du stade Malakoff jusqu'au pont Résal, il y a eu des maisons individuelles qui ont été reconstruites. »

« En 52, ce n'était pas reconstruit et nous avons été parmi les premiers habitants à revenir. Les grands immeubles ont été construits vers 1955. Vous savez à l'époque faire des immeubles comme ça ce n'était pas comme maintenant, ça mettait au moins deux ans, c'était par tranche et en plus il y avait toute la longueur du quartier à reconstruire... »



La reconstruction du quartier, angle de la rue de Cornulier et du quai Malakoff en 1946

« En 1952, on s'est marié mais avec la crise du logement, nous avons habité 3 mois ici, 3 mois là... On s'est logé progressivement puisqu'au départ on n'avait pas de pièce du tout, puis une demi-pièce après un deux-pièces. On est revenu quai Malakoff en 1955 quand on a pu, avec la reconstruction, avoir un petit logement au n°27 derrière les tribunes. C'est un logement qui existe toujours d'ailleurs. Mes parents habitaient encore quai Malakoff. Si nous sommes revenus dans le quartier c'est parce que nous avons pu avoir un logement dans le quartier. Comme c'était un immeuble qui appartenait au grand-père, avec la reconstruction on a eu droit à un logement. Il y a eu une priorité donnée aux anciens locataires mais les enfants et les petits-enfants avaient droit aussi à l'attribution d'un logement, c'est comme ça que l'on est revenu dans le quartier. »

« Dans l'ensemble, on a pas été les premiers à pouvoir retrouver un logement mais on ne devait pas être les derniers non plus. En tout cas, c'est plus facile à démolir qu'à reconstruire. Il fallait beaucoup aller au Ministère de la Reconstruction, il fallait beaucoup s'en occuper... Comme ma mère n'avait pas le temps, elle nous envoyait, nous qui avions 14-15 ans, faire les démarches. Tout a fini par s'arranger. »

« Quand nous sommes revenus, le quartier avait changé. Nous avons retrouvé certains anciens habitants mais la guerre a quand même été une rupture parce que ça n'avait plus le même caractère. Ce n'était plus le caractère des maisons ouvrières, ce n'était plus tout à fait la même chose. Toute la partie de Malakoff a été détruite, ça donc été reconstruit différemment, c'était fatal et ce n'était pas les mêmes gens. Certains habitants ne sont pas revenus. Certains commerçants sont revenus comme le boucher, la boulangère, les épiceries aussi mais pas avec les mêmes gens. Je crois qu'il y avait moins d'habitants dans le quartier après la guerre. Pour les petites entreprises, il y a les Cattoni qui étaient encore là parce que leur maison avait résisté, ils sont donc revenus assez vite dans le quartier. »



La rue de Cornulier en reconstruction en 1946

« On est arrivé avec mes parents en 1956 pour habiter au n°37 de la rue de Cornulier car l'appartement rue de Crucy était trop petit pour les neuf enfants ! C'était une maison construite par la ville de Nantes après la guerre et qui correspond aux dernières maisons qu'il y a sur la rue de Cornulier, les quatre maisons qui sont en pierres apparentes. »

« On a jamais eu vraiment de relations avec les habitants des nouveaux immeubles comme celui de Sabrasat. Moi, je l'appelle comme ça parce que c'est le bureau d'étude Sabrasat qui a construit l'immeuble. Monsieur Sabrasat qui était un maître-d'œuvre très connu a reconstruit tout ce bâtiment mais ces nouveaux logements ne correspondaient pas du tout au niveau de vie de ceux qui habitaient le quartier auparavant. Avant c'étaient des constructions plus ou moins sauvages. Ce sont de nouveaux habitants qui sont venus s'installer, des gens qui avaient perdu leur logement. On a quand même connu quelques personnes mais pas grand monde. Je pense que maintenant les gens de l'immeuble Sabrasa doivent faire une unité avec ceux du vieux quartier. »

« Dans le grand immeuble, c'étaient plutôt des gens qui étaient assez fiers. Les gens qui habitaient là, c'étaient des gens qui avaient un certain revenu. C'étaient des appartements qui étaient chers. Moi, j'en voyais quelques-uns, ceux qui allaient le dimanche à la messe à la Saint-Christophe. Quand il y avait la kermesse, ils venaient aussi... »



« Il y avait une coupure entre le vieux Malakoff, comme on l'appelait et le nouveau, celui qui a été construit après la guerre mais le dimanche on se retrouvait tous à la messe à la chapelle Saint-Christophe. Toutes les familles qui habitaient dans le quartier se retrouvaient là. »

Construction des nouveaux immeubles «Sabrazat» sur le quai Malakoff vers 1955

La chapelle Saint-Christophe

« C'est l'entreprise Cattoni qui a construit la chapelle Saint-Christophe en 1960. Maintenant, c'est une mosquée. C'est une chapelle qui dépendait de la paroisse Saint-Clément mais ce n'était pas vraiment une église. Il n'y avait pas de mariage ni de baptême. Après, il y a eu l'église qui a été construite en même temps que les tours, l'église Saint-Marc de Malakoff et maintenant c'est une paroisse qui dépend du diocèse mais qui n'a plus rien à voir avec Saint-Clément. »

« La petite chapelle qui est maintenant une mosquée, c'était quand même un lieu de rencontre avec les habitants du quartier. Surtout qu'il y avait une petite kermesse tous les ans. C'est le vicaire qui, tous les ans, organisait une kermesse ce qui permettait aux gens du quartier, même ceux qui ne fréquentaient pas la chapelle, de se retrouver. »

« Tant que la chapelle a été dans le Vieux Malakoff, il y avait une équipe... une équipe paroissiale si l'on veut, avec les Cattoni, il y avait beaucoup d'Italiens qui étaient intégrés. Alors, on connaissait beaucoup de monde comme ça. Quand il y avait la petite kermesse paroissiale dans le petit jardin à côté de la chapelle, on se retrouvait tous là. Quand c'est parti là-bas dans les cités, il y en a qui ont continué à venir mais petit à petit il y en a qui sont allés à la cathédrale. L'équipe s'est dispersée. La chapelle est restée vide pendant quelques temps et c'est la municipalité de Chénard qui l'a donnée aux musulmans. »

« A l'Amicale, on avait demandé à avoir la chapelle Saint Christophe pour faire l'entraînement de judo et du tennis de table. »

« Il y avait un monde fou le dimanche à la messe, la chapelle était pleine. Après la messe, on se rencontrait tous. D'ailleurs, à ce moment dans le quartier, il y avait énormément de jeunes. »



L'ancienne chapelle Saint-Christophe devenue mosquée / 1999

La construction de la cité Malakoff

« Il y avait une coupure entre l'ancien et le nouveau Malakoff. Maintenant le nouveau, c'est la cité. »

« J'ai bien connu la construction de la cité. Ca a commencé vers 1968, c'était même la promenade du dimanche quand on ne voulait pas aller trop loin. On allait voir les travaux avec tout le sable qu'ils avaient amené et puis les pilotis qu'ils ont enfoncés à dix, quinze mètres dans le sol parce que les tours sont construites dans le sable ! C'était quand même une curiosité à voir. »

« J'ai connu la construction de la cité car nous habitions encore dans le quartier et comme nous étions pratiquants, nous avons fréquenté l'église Saint-Marc. On a donc vu tout se construire, on a vu le sable qui était pris en Loire. Les gens s'y intéressaient, l'évolution des travaux était suivie avec intérêt. »

« Au départ tout le monde était satisfait par la construction de la cité. Ils pensaient même que ça allait apporter une sorte d'essor au quartier mais de toute façon, il y avait cette voie ferrée qui enclavait le quartier. Le quartier a toujours été difficile d'accès. La cité est sur un kilomètre entre les deux ponts et elle est entre la Loire d'un côté et la voie ferrée de l'autre. Dans les premiers temps de la cité, il y avait une entrée près du pont de la Vendée qui permettait de rentrer directement par la rue de Corse. »

« On ne connaissait pas beaucoup les gens qui habitaient dans les tours parce que c'était un peu loin quand même et puis je pense que comme c'étaient des HLM, ce n'était pas loué de la même façon. Ce n'était pas loué par des « on dit », ce sont des gens qui faisaient une demande. On aurait pu connaître par Saint-Marc mais on est parti assez vite. Je sais que mon grand-père avait des jardins là où il y a les tours. En tout cas, c'était un autre quartier. »



Les premières pierres de la ZUP Malakoff après le remblaiement du site de la Prairie de Mauves en 1967



Construction de la ZUP Malakoff en 1968

« Il y a eu quelques habitants du Vieux Malakoff qui sont allés habiter dans la cité parce que c'était moins cher et plus grand, il y avait plus de confort que dans certains appartements du quai Malakoff. Et puis dès que la première école a été ouverte, mes filles sont allées à l'école Henri Bergson. Mon aînée allait à la maternelle de la rue Emile Péhant, c'était quand même plus loin. A Bergson, c'était quand même nettement moins loin et il n'y avait pas le Champ de Mars à traverser. Au départ, ils ne voulaient pas que les enfants du Vieux Malakoff viennent là. Comme il n'y avait qu'une école, ils réservaient les places aux habitants des tours. J'ai quand même réussi à faire rentrer ma fille dans le primaire et la plus petite a pu rentrer en maternelle. »

« Personnellement, je fréquentais beaucoup le nouveau Malakoff avec les enfants, les parents d'élèves et puis l'Amicale laïque parce que pour faire faire du sport à mes gosses, je les avais inscrites à l'Amicale laïque. Elles ont commencé par faire du basket et puis on m'a embauché à l'Amicale pour m'occuper de cette section. »

« L'Amicale laïque de Malakoff a été créée en 1971 quand les cités ont commencé à être habitées parce qu'avec toute la ribambelle de gosses qu'il y avait... Dans les années 70, il n'y avait rien, pas d'air de jeux, même pas un tas de sable. Ce sont les gens qui fréquentaient l'école laïque Henri Bergson qui ont créé l'Amicale avec une activité foot. En plus, comme il y avait le stade Saupin dans le quartier, tout le monde voulait faire du foot. Il y avait une bonne équipe de bénévoles pour s'occuper de l'entraînement. Ensuite, il y a eu une section de basket pour les filles. Il y avait aussi une équipe pour apprendre à nager à la piscine de la Roche. C'était une amicale importante. »



Le vieux et le nouveau Malakoff en 1983

Recueil et transcription des témoignages

Nathalie Barré / Archives municipales de Nantes

Recherche iconographique

Nathalie Barré / Archives municipales de Nantes

Conception et réalisation

Archives municipales de Nantes

Fabienne Letertre / Equipe de quartier Saint-Donatien / Malakoff

Laurent Billaud / Equipe de quartier Zola /Dervallières

Impression

Centre d'édition de la ville de Nantes

Cette publication accompagne l'exposition présentée au Lieu Unique
du 11 au 22 septembre 2002

© Archives municipales de Nantes / septembre 2002
réédition / janvier 2005